

# Névroses et fonctionnement névrotique

Denys Ribas

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2003/4 Vol. 67 , PAGES 1233 À 1237  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 2130535658

DOI 10.3917/rfp.674.1233

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2003-4-page-1233?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

## *Névroses et fonctionnement névrotique*

Denys RIBAS

Si, pour Freud, la névrose était avant tout une pathologie, si pour nous elle reste une cause de souffrance dont la thérapeutique reste un défi jamais acquis d'avance, force est de reconnaître aujourd'hui, d'une part, que cette forme de malheur est luxueuse en comparaison des pathologies narcissiques ou limites et, d'autre part, que le fonctionnement névrotique est le fonctionnement mental par excellence, critère essentiel de la qualité du fonctionnement psychique.

Les psychosomaticiens nous ont ainsi particulièrement sensibilisés à la qualité hystérique du fonctionnement mental sain, en opposition avec la dépression essentielle et le fonctionnement opératoire : la vie psychique s'oppose à la désertification. La régression devient une qualité et la fixation protège des désorganisations. Ainsi quand Michel Fain (1985) s'oppose à Augustin Jeanneau en 1984 au congrès de Lisbonne, en contestant l'assertion de ce dernier dans son rapport qu'il n'y a pas d'hystérie sans dépression et soutient qu'« il existe sinon une hystérie théorique, du moins une théorie de l'hystérie dans laquelle la lutte contre la dépression ne joue aucun rôle » (p. 387). Reprenant la situation que vit l'enfant lorsque sa mère redevient femme, il assure que : « L'absence de la mère corrélative du désir de la femme en raison de sa discontinuité et son ouverture vers l'investissement d'un nouvel objet sous forme d'une identification hystérique précoce ne peut pas donner lieu à une dépression. Elle organise l'excitation qui résulte de son désinvestissement momentané » (p. 390). Je renvoie ici à la reprise approfondie de cette discussion sur hystérie et dépression par Michel Ody en 1985 au colloque de Deauville *Encore l'hystérie*.

Mais Michel Fain s'oppose surtout à une différence de nature entre processus pathologique et fonctionnement sain : il critique l'accent mis par Augustin Jeanneau sur un excès, un trop par rapport à autre chose, à une

sorte de normalité. Prenant deux citations de l'auteur : « ... Le drame hystérique qui s'offre au regard d'autrui laisse à chacun le sentiment d'un trop perçu... » et d'« ... un mauvais réglage entre ce qui se vit et ce qui se voit, entre ce qui est agi, ce qui est représenté... », il demande quelle est cette autre chose : « Un certain degré d'hystérie acceptable ? Acceptée par qui ? Refusée au nom de quoi ? La comparaison, qui va conduire A. Jeanneau des manifestations hystériques avec toutes les autres formes psychopathologiques, prend une valeur dépassant largement la discussion clinique, il ne s'agit rien moins que d'évoquer les différentes façons qu'utilise la pulsion pour se manifester. » Michel Fain, après avoir rapproché et différencié le fonctionnement onirique de la condensation hystérique, en vient finalement à propos de la temporalité – ajournement ou décharge – à faire intervenir la notion de sexualité humaine : « L'abandon de la pensée animique tant sur ses modes de pensée, d'actes, de paroles, va de pair avec l'apparition d'une promesse d'avenir qui introduit la notion de temps. Pour que le corps érotique exige à nouveau l'intemporalité, c'est que cette promesse d'avenir a été déçue. *Sans doute s'agit-il là d'une des marques spécifiques de la sexualité humaine, l'hésitation constante entre la promesse d'avenir, l'orgasme, et celle marquée par l'intemporalité : la crise hystérique* » (souligné par l'auteur, p. 389).

En 1975, Denise Braunschweig et Michel Fain avaient intitulé un des chapitres de *La nuit, le jour* : « Structure hystérique de la sexualité humaine » et précisaient comment « l'hystérie s'échappe du sommeil et tend à se manifester au cours de la vie éveillée, menaçant de ce fait l'équilibre économique dont la sauvegarde appartient pendant le jour au préconscient. Le symptôme hystérique réalisé constitue une manière substitutive de rétablir cet équilibre quand la resexualisation utilise des représentations qui appartiennent au refoulé secondaire à travers une régression de certains mots déssexualisés à un "néo" double sens. Il s'agit d'une manifestation d'origine postœdipienne et postpubertaire. À cette hystérie secondaire s'oppose l'angoisse en tant que forme d'hystérie primaire. Ces deux formes ne sont d'ailleurs pas exclusives l'une de l'autre chez un même individu » (p. 181).

Si les auteurs accentuent et confirment ici la parenté de registre du normal et du pathologique, ils s'intéressent bien évidemment à ce qui va entraîner le passage de l'un à l'autre non sans interroger en d'autres endroits la responsabilité des objets primaires.

Ces questions restent très actuelles. On voit les auteurs proposer que l'issue dépend des facteurs économiques, ce qui est parfaitement freudien. Mais on peut aussi s'interroger comme eux sur l'organisation topique et sa fonctionnalité. Je proposerais volontiers d'accorder de l'attention à la fonctionnalité de l'objet interne et de réexaminer les facteurs qui lui permettent

d'assurer la solidité du fonctionnement névrotique. Il me semble que sa capacité à assurer le maintien de l'intrication pulsionnelle en cas de défaillance des objets externes est ici essentielle. Il atténue la violence d'une économie qui ne disposerait que du narcissisme et des objets externes et permet les modulations souples d'investissements. Encore faut-il que les objets ne soient pas par trop narcissiques pour qu'ils gardent la caractéristique d'une *détachabilité* sur laquelle Benno Rosenberg a insisté.

Une première question apparaît alors : La décompensation névrotique traduit-elle une dimension narcissique sous-jacente, ou une insuffisante liaison pulsionnelle de la scène primitive ? Ceci renverrait alors à une insuffisance de capacité masochique primaire. On ne sera pas contredit par l'exhibition d'un masochisme secondaire hypertrophié par compensation, masochisme si fréquent dans la névrose symptomatique. La dimension mélancolique de la psyché a récemment été soulignée par Catherine Chabert.

Mais on peut tout aussi bien rejoindre Augustin Jeanneau avec l'hypothèse inverse d'une défense contre la dépression chez l'hystérique. Pas uniquement chez l'hystérique, d'ailleurs, puisque qu'André Green soulignait (dans une communication orale) que l'apparition d'un symptôme nouveau peut être un équivalent dépressif chez l'obsessionnel.

La resexualisation hystérique et l'érotisation obsessionnelle peuvent ainsi apparaître comme une reliaison d'urgence, avec la réintrication pulsionnelle qui s'ensuit forcément devant une menace de désintrication. Pour Benno Rosenberg, dans son travail sur l'angoisse qui a connu un accueil difficile, c'est une menace sur l'unité du moi, un pré-clivage qui déclenche l'angoisse signal de la névrose. Un conflit surmoïque, une perte objectale avec l'identification et la désintrication qui l'accompagne y suffisent. Je voudrais souligner que la régression et la resexualisation des relations entre instance assurent alors la réintrication pulsionnelle en interne au détriment de l'économie objectale externe. La force de la névrose est de pouvoir transcrire les épreuves de la destinée en abandon par « les puissances du destin » que Freud relie en dernière analyse aux parents dans *Le problème économique du masochisme*. Mais je ferais remarquer que cela rejoint le registre du masochisme moral avec sa régression incestueuse interne et ouvre donc à toutes les difficultés thérapeutiques qui résultent du passage du sadisme du surmoi envers le moi à une économie perverse de masochisme du moi : la réaction thérapeutique négative par exemple. Ceci pourrait expliquer la légitime prudence des analystes quant aux bienfaits thérapeutiques de l'analyse pour des névroses graves qui pourraient pourtant s'attendre à être les plus accessibles à la thérapeutique. J'ai regretté qu'André Beetschen ne développe pas plus la problématique du passage de l'auto-sadisme au masochisme moral qui me semblait

sous-jacent à sa réflexion dans son récent rapport sur la culpabilité au congrès de Lyon.

Revenons pour conclure sur la nécessité de poursuivre nos recherches sur la problématique névrose/dépression. Une évolution de la pratique psychiatrique m'a intéressé : il y a une trentaine d'années, donner des antidépresseurs à un névrosé était une erreur de prescription, exposant à majorer son angoisse de manière insupportable. Aujourd'hui, l'angoisse névrotique est devenue une indication officielle des antidépresseurs ! On peut prendre avec circonspection les évolutions de la psychiatrie dont certaines semblent des régressions conceptuelles, en particulier dans son retour à une vision symptomatique de la pathologie. Mais aucun analyste n'est à l'écart des expériences cliniques que font ses patients. Si lui-même ne prescrit pas (Pierre Fédida a remis en cause ce postulat technique), le généraliste ne s'en prive pas... On peut alors constater effectivement une diminution de l'angoisse après une première phase où elle est augmentée, ce qui est cohérent avec la temporalité d'action des antidépresseurs. Quelle leçon tirer de ce constat clinique ? Freud rêvait au début de sa carrière d'un médicament antidépresseur et crut le trouver dans la cocaïne, pour son propre usage. Françoise Coblence (2002) nous rappelle qu'il écrit ainsi à sa fiancée le 2 juin 1894 : « Prends garde ma Princesse ! Quand je viendrai, je t'embrasserai à t'en rendre toute rouge (...) Et si tu te montres indocile, tu verras bien qui de nous deux est le plus fort : la douce petite fille qui ne mange pas suffisamment *ou le grand monsieur fougueux qui a de la cocaïne dans le corps*. Lors de ma dernière grave crise de dépression, j'ai repris de la coca et une faible dose m'a magnifiquement remonté » (p. 372). Heureusement pour nous, Freud ne trouva pas la célébrité escomptée et dut travailler à inventer la psychanalyse le restant de sa vie. Nous ne savons pas ce qu'en pensa Martha...

Nous nous sommes peut-être trompés en donnant implicitement aux antidépresseurs une fonction d'apport aux sources biologiques de la libido – comme on pousserait les feux de la chaudière du modèle thermodynamique pour augmenter la pression –, et leur action s'accompagnerait aussi de renforcement des capacités projectives du psychisme, facilitant le réinvestissement des objets externes. Notons qu'il est d'autant plus favorable que se trouve à ce moment-là un psychisme disponible à se laisser investir de manière à favoriser l'élaboration au détriment de la décharge : un analyste par exemple... André Green a souligné que l'excorporation doit trouver une surface réceptive à la projection dans l'objet pour se constituer en projection authentique.

Mais on doit aussi envisager que cela soit par une action authentiquement antidépressive que l'angoisse diminue, angoisse qui fait partie du tableau de la dépression et remettrait en cause une différence stricte de nature entre

angoisse névrotique et angoisse dépressive<sup>1</sup>. Ceci irait alors à l'appui des thèses de Benno Rosenberg sur le rôle de la pulsion de mort dans l'angoisse névrotique.

J'ai rappelé dans mon travail sur la désintrinsication pulsionnelle (2002) l'article d'André Green (2000) sur *La position phobique centrale* où l'évitement concerne ce que révèle la détresse : « Le meurtre de la représentation de la mère qui n'apparaît pas ou du sein qui n'apaise pas la faim mais accroît l'excitation. Lui fait suite le déni d'existence de la propre réalité psychique qui l'accomplit. [...] hallucination négative du sujet par lui-même... » (p. 760). S'ensuit qu'un « certain degré de désinvestissement de l'arborescence éteignait la puissance de rayonnement des moments thématiques » dans les associations, au-delà du refoulement, précise l'auteur. On y voit articuler l'évitement phobique aux mutilations primitives évoquant le registre des angoisses décrites par Frances Tustin : le *trou noir* éclaire alors la peur de penser...

Denys Ribas  
33, rue Traversière  
75012 Paris

#### BIBLIOGRAPHIE

- Braunschweig D., Fain M. (1975), *La nuit, le jour*, PUF, 1975.  
 Coblenz F. (2002), Freud et la Cocaïne, *RFP*, n° 2, 2002.  
 Fain M. (1985), Communication, *RFP*, n° 1, 1985, p. 386-393.  
 Freud S. (1926), *Inhibition, symptôme et angoisse*, *OCF*, t. XVII, PUF.  
 Freud S. (1938), *Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1949.  
 Green A. (2000), La position phobique centrale, *RFP*, n° 3, 2000, p. 743-771.  
 Jeanneau A. (1985), L'hystérie, unité et diversité, *RFP*, n° 1, 1985.  
 Ody M. (1986), De l'opposition entre hystérie et dépression, *RFP*, n° 3, 1986, p. 905-922.  
 Ribas D. (1992), Chroniques de l'intrinsication et de la désintrinsication pulsionnelle, *RFP*, n° 5, 1992, p. 1689-1770.  
 Rosenberg B. (1997), *Le moi et son angoisse*, Paris, PUF, « Monographies de la RFP », 1997.

1. On trouvera une conception moderne de l'articulation des psychotropes et du travail psychique dans l'article de D. Wildlöcher : « Dépression et anxiété », dans le n° 2 de 2002 de la *RFP*, *Les psychotropes sur le divan*.